

Mavis Gallant, Lisa Moore, Helen Humphreys

Hélène Rioux

Numéro 140, hiver 2010

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/62470ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2010). Compte rendu de [Mavis Gallant, Lisa Moore, Helen Humphreys]. *Lettres québécoises*, (140), 28–29.

☆☆☆ 1/2

Mavis Gallant, *Rencontres fortuites*, traduit de l'anglais par Geneviève Letarte et Alison Strayer, Montréal, Les Allusifs, 2009, 356 p., 24,95 \$.

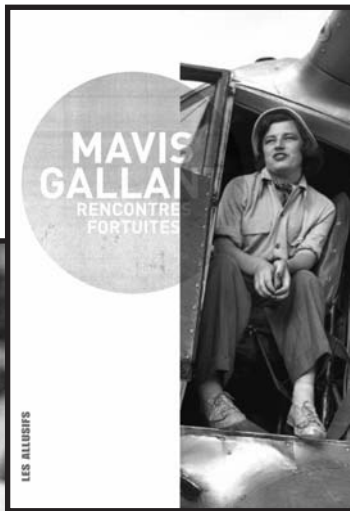
Perdue dans Paris

Le spécimen tristement décomposé que tu m'envoies pour identification est sans aucun doute l'Endymion nutans [...] Aussi appelé jacinthe des bois, clochette des bois, jacinthe sauvage. (p. 11)

Ainsi débute la lettre, datée du 26 mai 1963, que M^{me} Norrington adresse à sa fille Shirley. Nous apprendrons au fil du récit dans quelles circonstances cette jacinthe sauvage a été cueillie.



MAVIS GALLANT



Paru en 1970 et traduit de l'anglais pour la première fois, *Rencontres fortuites* raconte l'histoire de Shirley Norrington, une jeune Canadienne qui mène à Paris une existence pour le moins erratique. Pete, son premier mari, est mort en

Italie pendant leur voyage de noces. Refusant de rentrer au Canada, elle s'est installée en France et s'est remariée avec Philippe, un intello prétentieux, qui vient de la quitter. Au début du roman, elle est complètement paumée. Mais on apprend vite qu'elle l'a toujours été.

Comme d'autres personnages de l'œuvre de Mavis Gallant, Shirley semble évoluer à côté de la vie, prisonnière de sa bulle. Rien n'a de prise sur elle et elle n'a de prise sur rien. [...] Un roman complexe, souvent déroutant, traduit de façon très soignée par Geneviève Letarte et Alison Strayer.

Désordre, vêtements épars, rien à manger dans le frigo, un chaos à son image règne dans l'appartement.

Depuis quand laisses-tu des assiettes sales sur les chaises? Depuis hier. [...] Du pain, une tasse à moitié vide, un carton de lait en poudre. Il n'aime pas cela, mais j'ai oublié d'en acheter d'autre. Un saladier et deux lambeaux de chicorée jaunies collés à une fourchette en bois, affreux détail témoignant de ma façon de tenir la maison; mais j'étais à l'aise dans le désordre. (p. 21)

LES JOURS ET LES NUITS

Et que fait la malheureuse Shirley de ses jours et de ses nuits? Elle attend le retour de Philippe. Sûre qu'il la trompe avec une certaine Geneviève, elle fouille le bureau de son mari à la recherche d'indices. Elle lui écrit pour expliquer où elle était — et pourquoi — la nuit fatidique où elle n'est pas rentrée. Elle écrit à sa mère qui lui répond avec froideur et componction. Et puis, elle erre dans Paris, entourée de gens tous plus bizarres les uns que les autres: James, son voisin grec, un don Juan médiocre, et sa cour d'amoureuses mélancoliques, Renata, une peintre antipathique et suicidaire, Claudie, une jeune névrosée, et sa famille dysfonctionnelle, une certaine M^{me} Castle, amie de sa mère, qui voyage en solitaire. Si cette dernière est la seule à ne pas vouloir profiter d'elle, elle ne l'aide pas non plus — refuse de lui donner un peu d'argent pour rentrer chez elle un jour que Shirley est sans le sou.

Shirley n'a, comme on dit, «pas d'allure». Elle n'a aucune notion du temps, arrive en retard à ses rendez-vous, aucune notion de l'argent, le dilapide, en emprunte, oublie de le rendre. Interprète dans un grand magasin, elle perd bientôt son emploi. Pendant ce temps-là, M^{me} Roux, la concierge — ou est-ce la propriétaire? — de l'immeuble, naguère une alliée complaisante, attend son heure en l'épiant mesquinement derrière le rideau de perles de sa boutique d'antiquités.

Ce qui est sûr, c'est que Shirley ne comprend pas les codes. Elle fait et dit toujours le contraire de ce que l'on attend d'elle, s'en rend compte, se sent coupable, maladroite, nulle et moche. À la fois attendrissante dans sa candeur et sa générosité, insupportable pour les mêmes raisons.

Ce qu'elle cherche? «Être aimée davantage», comme elle l'avoue à M^{me} Castle. Eh oui, parce que c'est toujours ça, en fin de compte. L'amour. Mais «à ton âge, tu devrais être plus dégourdie que cela» (p. 237) répond M^{me} Castle, imperturbable.

À CÔTÉ DE LA VIE

Comme d'autres personnages de l'œuvre de Mavis Gallant, Shirley semble évoluer à côté de la vie, prisonnière de sa bulle. Rien n'a de prise sur elle et elle n'a de prise sur rien. En suivant sa trajectoire incohérente, je pensais souvent à ce poème de Saint-Denis Garneau:

*J'entends mon pas en joie qui marche à côté de moi
Mais je ne puis changer de place sur le trottoir
Je ne puis pas mettre mes pieds dans ces pas-là
et dire voilà c'est moi*

Sauf que, malgré les passages souvent désopilants, l'indiscutable ironie dans la description des personnages, il n'y a pas beaucoup de joie dans ces rencontres, fortuites ou non. Heureusement, malgré tous ses déboires, Shirley retombe toujours sur ses pieds.

Un roman complexe, souvent déroutant, traduit de façon très soignée par Geneviève Letarte et Alison Strayer.

☆☆☆ 1/2

Lisa Moore, *Février*, traduit de l'anglais par Dominique Fortier, Montréal, Boréal, 2010, 289 p., 24,95 \$.

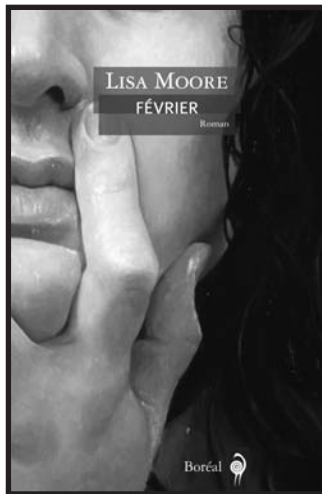
L'amour, la mort

Le 14 février 1982, jour de la Saint-Valentin, la plateforme de forage *Ocean Ranger* a sombré dans l'Atlantique, au large de Terre-Neuve, entraînant quatre-vingt-quatre hommes dans la mort. Cal, le mari d'Helen O'Mara, se trouvait parmi eux. Il avait trente et un ans.

Au moment de la tragédie, Helen avait trois enfants en bas âge et elle était enceinte du quatrième. *Février* nous raconte son combat, le dur travail du deuil.

Nous sommes maintenant en 2008, Helen est grand-mère. Elle s'occupe de ses petits-enfants, gagne sa vie comme couturière, suit des cours de yoga, fait rénover sa maison. Mais elle n'a jamais oublié. Hantée depuis vingt-cinq ans par le fantôme de l'homme aimé, par la brutalité de sa disparition.

Lisa Moore a construit son roman sous forme de fragments. Ainsi, on retrouve Helen à différents moments de sa vie. Des bribes de la vie quotidienne avant la catastrophe, une nuit d'orage, par exemple, alors que Cal cherche le chien sous la pluie, un souper à la table de la cuisine, le miroir brisé pendant la nuit de noces.



Est-ce là ce qu'on appelle une vie? Quelqu'un, au milieu du nettoyage de la salle de bains, se souvient de vous goûtant l'océan sur vos doigts longtemps après votre disparition. Quelqu'un tire cela du brouillard, tire ce souvenir, détaché de tout contexte, impossible à localiser sur une ligne du temps. (p. 116)

D'autres fragments nous montrent Helen à d'autres époques de son passé, avec ses enfants en crise d'adolescence, ou dans un bar, attendant un inconnu avec qui elle a rendez-vous — et qui ne se présente pas —, son humiliation, sa détresse. Puis au présent, à son cours de yoga, avec sa sœur Louise, avec Barry, le menuisier qui rénove sa maison.

LA VIE

Son fils John téléphone un matin du bout du monde.

Ce qui arrive, dit John, c'est que je pense que j'ai mis une fille enceinte. [...]

John voulait que sa mère puise au plus profond de la connaissance enfouie dans les phéromones, les cellules et le sang de cette chose floue, frissante, qui constituait l'essence de la féminité, et qu'elle lui annonce: John, tu ne dois rien à cette femme.

Un bébé, dit sa mère. (p. 41)



LISA MOORE

Pas question de le refuser. Helen l'accepte avec cette générosité qui ne lui a jamais fait défaut. Et comme elle accepte, enfin, l'amour de Barry.

Roman sur le courage, *Février* brosse, par petites touches, le portrait d'une femme exemplaire, proche, à certains égards, des personnages inoubliables de Margaret Laurence.

Équilibré et convaincant.

☆☆☆ 1/2

Helen Humphreys, *Coventry*, traduit de l'anglais par Louis Tremblay et André Gagnon, Montréal, Hurtubise, 2010, 240 p., 19,95 \$.

Une fuite sous les bombes

La Deuxième Guerre mondiale semble être une source d'inspiration inépuisable. Le deuil aussi, par les temps qui courent. Les romans comme les films en traitent abondamment. *Coventry* d'Helen Humphreys raconte à son tour une histoire de perte et de deuil.

Le roman débute le 14 novembre 1940, par une nuit de pleine lune, à Coventry, une ville industrielle britannique soumise aux bombardements de l'aviation allemande. Sur le toit de la cathédrale, Harriet Marsh fait le guet en compagnie d'un jeune homme appelé Jeremy. Vingt-cinq ans plus tôt, Owen, le mari d'Harriet, a été porté disparu, présumé mort à Ypres quelques semaines après s'être enrôlé. Son corps n'a jamais été retrouvé. Ils avaient tous deux dix-huit ans et venaient de se marier. Comme Helen, le personnage de *Février*, elle non plus n'a jamais pu oublier.

Les bombardements commencent, ne finissent pas. Harriet et son compagnon — il lui rappelle Owen — parcourent la ville dévastée à la recherche de Maeve, la mère de Jeremy, terrée dans une cave un peu plus loin. Les rues sont jonchées de débris, de blessés, de cadavres. Une jeune femme meurt dans leurs bras. Un cheval blanc erre comme un fantôme dans les décombres. Ils entrent dans des maisons, tombent sur une famille, la mère, le père, l'enfant, figée dans la mort. Ils rencontrent Marjorie, une infirmière qui tant bien que mal s'occupe des blessés.

À la fin, Harriet retrouvera Maeve et elles apprendront la mort de Jeremy. Elles s'étaient rencontrées vingt-cinq ans plus tôt, quand Harriet revenait de la gare où elle avait accompagné Owen. Ainsi, la boucle est bouclée.

L'histoire est, bien sûr, très émouvante, tous les ingrédients sont là pour faire un bon roman (il a notamment été en nomination pour le prix Trillium et a valu à Helen Humphreys le titre d'auteur de l'année de la Canadian Booksellers Association). Pourtant — à cause sans doute de la lourdeur de l'écriture, des maladroites de la traduction —, je ne suis pas parvenue à me sentir touchée. Dommage. ■